

1 Un génie méconnu

Ni lu ni compris
Aux meilleurs esprits
Que d'erreurs promises

Paul VALÉRY

LE PROMENEUR qui pénètre dans le vieux cimetière de Montrouge peut découvrir au détour d'une allée une tombe qui ne porte d'autre inscription que cette sentence :

L'ORDRE MORAL
C'EST : L'HARMONIE ÉTERNELLE
ENTRE LA LIBERTÉ DES ACTIONS
ET LA FATALITÉ DES ÉVÉNEMENTS
(COLINS)

Cette pierre recouvre les cendres de Jean-Guillaume César-Alexandre Hippolyte, baron de Colins de Ham, *dit* Colins, né à Bruxelles le 24 décembre 1783, mort dans cette banlieue de Paris, au 63 rue de Vanves à Montrouge, le 12 novembre 1859.

Le curieux qui parcourt l'un des deux cents volumes du *Catalogue* de la Bibliothèque nationale de France trouverait deux colonnes de titres sous le nom de Colins : douze entrées se rapportant en majorité à des ouvrages en plusieurs volumes — dont une *Science sociale*, parue entre 1857 et 1896, et dont la Bibliothèque nationale ne possède que les tomes I à VI et XII à XIX, de même qu'elle ne possède que les tomes III et IV de *Qu'est-ce que la science sociale ?* paru chez Garnier en 1853. D'autres bibliothèques, en France et ailleurs dans le monde, abritent des exemplaires de *L'économie politique* (trois volumes in-12, plus trois volumes in 8°), de *De la Justice dans la science, hors l'Église et hors*

la révolution (trois gros volumes in 8°), *De la Souveraineté* (deux volumes in 8°), le premier en date de ces livres étant *Du pacte social* daté de « Paris, 1835 », et un certain nombre des titres étant posthumes, publiés par les soins de disciples fervents.

Voici donc quelqu'un qui a produit une *Science sociale* en dix-neuf volumes et d'innombrables autres ouvrages entre la monarchie de Juillet et le Second Empire, et dont le nom est englouti dans le plus total oubli. Une enquête plus poussée ferait découvrir que les livres parus ne représentent qu'une mince portion d'une œuvre inachevée et restée en partie inédite : la préface au tome XV de la *Science sociale* vous apprend que « l'ouvrage devrait se composer de douze titres, divisés et subdivisés, [...] l'auteur n'a pas dépassé les titres II et III¹ ». La brochure d'un disciple indique que Colins a laissé à sa mort quarante-quatre volumes de manuscrits inédits de 400 pages in quarto chacun, dont *La Philosophie de l'avenir* et d'autres revues colinsiennes ont publié un certain nombre. Les éditeurs signalent que *De la Justice* s'interrompt au tome III, page 523 : Colins venant de mourir, ses éditeurs citent son testament qui s'ouvre sur cette phrase remarquable : « Je meurs dans la religion rationnelle dont j'ai dans mes ouvrages démontré SCIENTIFIQUEMENT la réalité. » *De la Justice* comporte une préface d'Émile de Girardin, fameux journaliste et homme public du siècle passé ; cette préface fait de l'auteur un de ces précurseurs géniaux qui ne seront compris que plus tard, — « Ton siècle fut, dit-on, trop jeune pour te lire... », versifiait Musset. Girardin écrivait donc :

Qu'on ne soit pas surpris si, cherchant le vrai hors de la voie laborieusement tracée par M. Colins que j'aimais et que j'honorais, je mets ici ma signature derrière la traite tirée par lui, en toute confiance sur la postérité. — *Émile de Girardin*².

Tout indique que cette traite n'a pas été honorée. Sans doute, l'éru-dit qui a parcouru en tous sens les écrits du siècle passé peut avoir rencontré quelques fois le nom de Colins — et il peut avoir quelque notion des noms que se donnaient ses disciples : les « socialistes-rationnels », « colinsiens », « logoarchistes » ou « logocrates ». Au milieu d'allusions interloquées, de brèves et confuses références, le chercheur a même pu tomber sur de ces propos qui, chez les *happy few*, expriment une admiration inconditionnelle. Octave Berger, au début de

notre siècle, fait de Colins « l'un des plus grands, pourquoi ne pas le dire franchement, le plus grand à mes yeux des penseurs socialistes de ce siècle³ ». Frédéric Borde, dans une page datée de 1875, proclame Colins « le plus grand génie du XIX^e siècle » et ajoute qu'on ne peut que « flétrir l'ineptie de la société officielle qui, jusqu'à présent, a tenu dans le silence les sublimes découvertes de ce bienfaiteur de l'humanité⁴. »

« Penseur socialiste » ? Ce qualificatif situerait Colins dans un tiroir des classifications simplistes où nous pourrions le laisser dormir en paix, celui des « socialistes utopiques » (mais cette catégorie est une invention polémique d'Engels dans l'*Anti-Dühring* pour mettre en valeur la pensée de Marx), celui des socialistes romantiques. Plus jeune que Fourier, que Saint-Simon et Owen, à peu près de la génération de Pierre Leroux, de Buchez, de Vidal, de Louis Blanc et d'Auguste Comte, contemporain de Proudhon (dont *De la justice dans la science hors de l'Église et hors la révolution* transpose un des titres), Colins en effet pourrait se placer dans ce tiroir — si ce tiroir n'était un simple fourre-tout. Le « socialisme utopique », c'est une de ces catégories qui servent à ne pas voir le XIX^e siècle et à ne pas comprendre une certaine *logique* cognitive de la modernité.

Faut-il tirer du passé englouti Colins et le colinsisme ? À quoi rime une histoire de l'oubli ? Y a-t-il quelque chose à comprendre d'une époque autour de la figure du « génie méconnu » ? Si, en suivant Engels dans son histoire d'un socialisme qui aurait évolué de la rêverie enfantine à la positivité scientifique, *von der Utopie zur Wissenschaft*, nous rejetons en deçà de la coupure épistémologique qu'il trace, Colins, comme Fourier, comme Saint-Simon, nous pouvons avoir remarqué cependant que ce Colins a consacré dix-neuf volumes à produire ce qu'il appelait une *Science sociale* et qu'il a conçu une doctrine ou une « religion », dite rationnelle, dont en mourant il disait avoir « démontré *scientifiquement* la réalité ». Ceci permettrait de poser la question : qu'est-ce que le « socialisme scientifique » *avant* la doctrine qui a prétendu seule à cette qualification et s'est emparée à ce titre du mouvement révolutionnaire mondial ?

Il faudrait peut-être aller lire Colins ! On pourrait aussi, tant qu'à faire, parcourir les écrits de ses disciples dont les plus abondants — aussi oubliés que leur maître — furent le Suisse Adolphe Hugentobler,

l'homme d'État belge Louis de Potter et son fils, le médecin Agathon de Potter, le Français Frédéric Borde et quelques autres essayistes belges et français, tels Jules Putsage, Raymond Broca, Paul Poulin... On pourrait encore aller compulsier les abondantes revues qui, entre 1875 et la Grande Guerre, ont inlassablement diffusé la pensée de Colins, le « socialisme rationnel » : ce furent *La Philosophie de l'avenir* à Paris, *La Société nouvelle*, puis *L'Humanité nouvelle* à Bruxelles, *La Question sociale*, *La Terre*...

Lire quelques pages de Colins pour *se faire une idée*, cela semble la chose à conseiller — mais, j'en prévient le lecteur, ce n'est pas une affaire aisée ! De bons esprits l'ont tenté qui, interloqués, ont bientôt abandonné la partie. Lire les colinsiens ne vous aidera pas : ils pensent comme leur maître et écrivent comme lui.

Si Colins fut, comme le prétendent ses partisans, un génie méconnu, voyons d'abord l'effet de *méconnaissance*. Il n'est pas fréquent de rencontrer le nom de Colins dans les travaux d'histoire des idées ou d'histoire sociale, fût-ce en note infrapaginale. Colins est ignoré de Maxime Leroy, fameux historien de la pensée sociale romantique, comme il l'est de Paul Bénichou dont *Le Temps des prophètes* analyse un grand nombre de réformateurs sociaux entre la Restauration et le Second Empire. Il faut remonter à l'ouvrage savant d'Eugène Fournière, *Les théories socialistes au XIX^e siècle de Babeuf à Proudhon* (Alcan, 1904), pour voir Colins traité par un historien sur pied d'égalité avec les autres socialistes de la première moitié du siècle.

Ce silence a été cependant rompu il y a vingt-cinq ans : deux ouvrages sur Colins et le colinsisme, publiés par Ivo Rens, politologue et professeur à Genève, ouvrages d'une érudition scrupuleuse et d'une analyse perspicace auxquels je me référerai plus d'une fois, ont ouvert de nombreuses voies de réflexion. Ivo Rens a exhumé un grand nombre de documents ignorés et sauvé ainsi de l'oubli la mémoire de Colins pour quelques spécialistes de l'histoire des idées politiques⁵.

Colins, ni lu ni compris, a inventé *un mot*, il a lancé vers 1840 un néologisme, celui de « collectivisme » — et comme ce mot a servi à désigner jusqu'à la Révolution d'Octobre, le système économique qui devait succéder au capitalisme, les érudits du mouvement ouvrier au siècle passé ont rendu hommage au créateur du terme⁶ — hommage curieux puisque le mot n'avait réussi qu'en étant repris par le

socialisme organisé avec une signification étrangère à la pensée de son inventeur.

Les leaders du mouvement ouvrier sous la Deuxième Internationale ont eux aussi cru devoir aller lire Colins ; ils ont cherché à comprendre cette doctrine qui se recommandait à eux comme le « socialisme rationnel » — mais ils ont tous déclaré forfait et avoué qu'ils n'y comprenaient goutte. Jules Guesde, fondateur du Parti Ouvrier français et introducteur (ou *inventeur*) du marxisme en France, a rejeté dans le néant de l'inorthodoxie cette « petite poignée de collectivistes dits *Collinsiens* [*sic*], qui voudraient — on ne voit pas dans quel but — limiter l'appropriation collective à une partie seulement des capitaux. Ce qui entraînerait, ajoutait Guesde sur un ton grondeur, les conséquences les plus désastreuses⁷ ». Il n'est pas sûr que l'appropriation par un État « ouvrier » de *tous* les capitaux n'ait pas, elle aussi, entraîné « les conséquences les plus désastreuses », mais il était clair que pour Guesde le colinsisme, comme les autres doctrines pré-marxiennes, était définitivement dépassé par le « socialisme scientifique ».

Au plus profond de cette « nuit des prolétaires » dont a parlé Jacques Rancière, des ouvriers autodidactes de la prétendue Belle Époque ont mis la main sur les gros volumes de Colins et ont passé leurs nuits de laborieux à les déchiffrer : ils se sont heurtés, comme le confesse l'un d'eux, à des « affirmations qu'ils [les colinsiens] donnent pour des propositions scientifiques quoiqu'ils ne fournissent pas à l'appui l'ombre d'une preuve⁸ ».

Benoît Malon, qui fut un peu la tête philosophique du socialisme français dans les trente dernières années du siècle passé, a consacré quelques pages de son *Histoire du socialisme* à Colins qu'il crédite d'avoir, le premier prôné la « solution collectiviste ». Il cite plusieurs des partisans du socialisme rationnel actifs vers 1880, mais — quoique le moins hostile des commentateurs — Malon ne peut cacher sa stupéfaction : il sauve quelques idées prometteuses à ses yeux au milieu d'une « logomachie », d'une « stupéfiante métaphysique » et de « monstruosité qu'engendre le sectarisme⁹ ». Le sociologue belge Émile de Laveleye dans son savant ouvrage sur *Le socialisme contemporain* (Bruxelles, 1883 et nombreuses rééditions) classe Colins dans le « socialisme agraire », mais il rejette à son tour en deux mots une métaphysique qu'il ne trouve guère que « bizarre ». Eugène d'Eichthal, fameux économiste

libéral au tournant du siècle, situe Colins comme un précurseur de Henry George, l'auteur américain de *Progress and Poverty*. Il fait assez large place à ce qu'il nomme « l'école de Colins » et y rattache diverses ligues agraires en Angleterre, Allemagne et Autriche. Il désigne aussi les colinsiens comme les « collectivistes belges ». *Le Peuple* de Bruxelles semble confirmer cette qualification : « Les doctrines de Colins ont, comme on sait, exercé une grande influence sur la pensée socialiste belge¹⁰. »

Cependant Émile Vandervelde, le chef du Parti ouvrier belge et secrétaire de la Deuxième Internationale, était loin d'endosser le colinsisme. Chez Vandervelde comme chez tous les autres, c'est le même aveu : il confesse avoir mainte fois essayé de lire Colins, mais n'y comprendre goutte ! « *À priori* je me méfie de quiconque m'affirme être en possession de la vérité absolue. [...] J'avoue avoir lu, en toute bonne volonté, les démonstrations prétendument irréfutables de Colins et n'être pas plus avancé que par devant¹¹. » Vandervelde se résout à la manœuvre qui avait été celle de Benoît Malon : il pratique dans l'œuvre une coupure entre une critique sociale qui serait valable en soi et une « métaphysique » qu'il serait charitable de laisser dans l'oubli : « sa théorie générale de la propriété vaut d'ailleurs par elle-même et peut se passer de support métaphysique¹². »

Cette expérience de chimie qui sépare dans une pensée structurée l'absurdité qu'on fait évaporer pour obtenir un précipité de théories raisonnables doit vous rendre suspicieux. Le bon sens a tenté ceci plus d'une fois. L'école sociétaire et les coopérateurs ont fait subir au siècle passé cette opération à Charles Fourier : négliger les « extravagances » gastrosophiques et libertines du théoricien sociétaire pour ne retenir que les propositions « pratiques », la coopération, l'association capital-travail, les allocations familiales, l'égalité des femmes.

Reste Karl Marx... Marx n'a fait, à ma connaissance, qu'une mention de Colins, ceci dans une lettre à Sorge datée du 20 juin 1881. Parmi les deux ou trois choses qu'il sait de lui, il y a que Colins fut « officier de hussards du Premier Empire », que ses disciples sont « presque tous belges », que Colins prônait le « collectivisme agraire », solution erronée à l'exploitation capitaliste, et qu'il a formulé une doctrine que Marx résume ironiquement à son correspondant dans les termes que voici : « les animaux n'ont pas de "sentiments" ». S'ils en

avaient, par conséquent une âme, nous serions des cannibales et l'on ne pourrait jamais fonder un empire de justice sur terre».

Nous voici bien avancés! Je me propose non de réhabiliter, c'est d'autre chose qu'il s'agit, mais d'*expliquer* Colins et d'essayer de comprendre quelque chose du XIX^e siècle à travers le colinsisme — le XIX^e siècle affronté au mal social et à la recherche de son « remède », le XIX^e siècle, de Fourier et Saint-Simon à Durkheim en passant par Le Play, inventant et réinventant ce que chacun a appelé *la* « science sociale ».

En essayant de reconstituer la pensée de Colins et de rendre raison de l'influence du colinsisme, je veux donner à comprendre une certaine manière *moderne* de penser la société comme un « enfer » et comme un édifice « condamné », c'est-à-dire comme ce qui se perpétue et ce qui ne peut plus durer. Je veux déchiffrer une partie de la pensée moderne comme la topographie de ce monde infernal et la prophétie de sa destruction inéluctable et imminente.